Mazarin
2812

Le Politiqve Dv Temps

RARE BOOK
COLLECTION

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT
CHAPEL HILL

Mazarin
2812

UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00023007407

LE POLITIQVE DV TEMPS.

Touchant ce qui s'eſt paſſé depuis le 26. Aouſt 1648. juſques à l'heureux retour du Roy en ſa Ville de Paris.

DISCOVRS QVI PEVT ſeruir de memoire à l'Hiſtoire.

Dedié aux bons François.

A PARIS,
De l'Imprimerie d'Arnould Cotinet, ruë des Carmes au petit IESVS.

M. DC. XLIX.

LE POLITIQVE DV TEMPS.

Discours qui peut seruir de memoire à l'Histoire.

LE succes le plus auantageux des affaires ne dépend pas tousiours de la bonne conduitte. On doit bien souuent au bon-heur plus qu'à la prudence humaine. Et les choses d'elles-mesmes se portent à vne fin, que tous les soins d'vn sage Politique se sont efforcez en vain de leur donner. Il faut quelquesfois attendre dans leur confusion de quel costé elles viendront à pancher, auant que de régler leur cours. On ne peut les conduire que trop aueuglément, quand leurs voyes sont encor inconnuës: & il est trop hazardeux de les enuisager, quand on ne sçait pas quelle face elles doiuent prendre. Le souuerain degré de prudence consiste à les mettre dans vn point, où elles ne peuuent qu'heureusemẽt réüssir. Mais parce que le nombre infiny des circonstances qui les accompagnent, nous oste bien souuent la connoissance de ce but tant desiré, il arriue que la plus sincere conduitte se rend suspecte, & que l'ordre le plus parfait & le plus accomply treuue de l'opposition dans vne circonstance contraire, qui a preuenu les esprits, & leur a fait conceuoir de la difficulté dans la continuation d'vn gouuerne-

ment qui leur ſemble deſauantageux : Cette oppoſition interrompt le cours des affaires, & fait naiſtre auſſi toſt d'autres circonſtances contraires, qui ſemblent détruire les premieres: & la crainte d'eſtre ſurpris, porte bien ſouuent les vns & les autres à l'extremité. C'eſt pour lors que l'Eſtat en balance, cherche ſur qui ſe repoſer, & demande vn homme qui ſoit égal à l'vn & à l'autre poids, pour les ſoutenir tous deux également. Outre la difficulté que l'on a d'en trouuer de pareille nature, il eſt encore tres difficile d'eſtre tellement dans l'eſtime d'vn chacun en particulier, que perſonne des partis diuiſez ne tienne ſa procedure ſuſpecte : & que tous deferent au ſentiment d'vn ſeul, pour en venir à vn accommodement. Ainſi bien que l'éuenement des affaires dépende touſiours de quelques occurrences tres - particulieres, il ſemble demander vne approbation generale pour eſtre heureux. Et ce n'eſt pas bien reüſſir dans le maniment de l'Eſtat, de ne rien faire qui ſoit agreable au public. Comme il ne s'agit que de ſon intereſt en ce digne employ, on ne doit rien entreprendre que pour ſon bien. Mais comme il n'eſt pas moins difficile d'eſtre bon Politique, que d'eſtre aymé de tout le monde : il faut neceſſairement trouuer en ceſte conjoncture vne perſonne qui puiſſe donner de l'affection aux bons, de la crainte aux meſchants, & de la confiance à tous les deux. Pour en auoir vn de ceſte ſorte, il faut qu'vne longue experience l'ait exercé, qu'vne prudence conſommée l'ait eſtably, que la ſolidité de ſon iugement l'ait affermy, qu'vne authorité ſouueraine l'ait éleué au deſſus de tous les autres, & qu'vn bon-heur extraordinaire l'accompagne inſeparablement iuſqu'au plus haut degré de ſa puiſſance. Nous n'en voyons que trop, qui partagent entr'eux ces conditions. C'eſt ce qui fait que nous en trouuons bien peu qui les vniſſent toutes enſemble. Neantmoins nous ſommes dans vn ſiecle aſſez heureux pour trouuer de ces Politiques : & parmy tant de ſages teſtes qui prennent auiourd'huy la conduitte de l'Eſtat de noſtre France, il n'en eſt point qui ne s'efforce de ioindre ſes ſoins à ceux de

ſes

RBC
NcU

es Collegues pour établir & fonder vne Monarchie à nostre eune Roy sur des colomnes inébranslables. Les desordres qui s'estoient glissez insensiblement dans l'Estat depuis la mort de Louis treiziéme porterent le Parlement à supplier sa Majesté Regente d'y apporter quelque remede.

La compassion qu'ils auoient des miserables, & le zele pour le seruice d'vn jeune Roy, leur fit faire quelques propositions sur ce sujet. Mais comme les auis les plus sinceres en matiere d'affaires d'Estat ne sont pas tousiours les mieux receus, & qu'il leur suffit d'estre suspects pour n'estre point écoutez; La Reine Regente & son Conseil ne purent leur accorder des demandes, qui apres auoir esté bien examinées, leur sembloient traisner quelque consequence dangereuse à l'Estat, & contraire à leur propre authorité: fondés sur cette maxime, qu'il falloit reseruer le soin d'arrester ces desordres à sa Maiesté Regente, pour ne rien diminuër de sa puissance. Cette répõse à vn auis sincere, ne pouuoit estre que suspecte au Parlement. Mais leur poursuitte apres cet Arrest, l'estoit encor dauantage à la Reyne. Cette deffiance de part & d'autre faisoit agir diuersement ceux qui n'auoient qu'vne mesme intention. Dans ces contrarietez apparentes on en vint bientost à l'extremité. Les assemblées du Parlement contre les défenses expresses qui leur en auoient esté faites, ne firent qu'aigrir dauantage la perseuerance des vns, & l'opposition des autres. Il n'y auoit plus à éuiter que l'excez, & l'on auoit iuste sujet de craindre, que la haine particuliere ne se meslast auec l'affection que l'on tesmoignoit pour le bien de l'Estat. Bien que la violence ne fust pas vn moyen assez puissant pour empescher ces dissensions publiques; on arresta pourtant trois Conseillers par l'ordre du Conseil d'enhaut, & l'on en fit des prisonniers d'Estat. Le sieur de Brousse estoit l'vn de ceux que l'on arresta. Mais comme il auoit tousiours pris l'interest du Peuple, le Peuple prit les armes pour sa liberté. Et s'imaginant qu'on ne luy ostoit son appuy que pour l'abbatre, & l'accabler encor par de nouuelles exactions, il obeït à cette cha-

leur effrenée, qui ne reconnoiſt point de loy dans les premiers mouuemens. La demande qu'il fait de ce Conſeiller, porte auec ſoy la menace de tout perdre ſi on ne luy rend. Sa fureur aueugle s'en prend deſia à tout ce qu'il rencontre. Et ſans épargner meſme le Chancelier de France, il le pourſuit iuſques dans l'Hoſtel de Luynes, où ce Seigneur eſt contraint de ſe cacher, pour euiter la rage d'vne Populace mutinée, que la Majeſté ne peut plus retenir en ſon deuoir. Le Bourgeois veut eſtre de la partie. La crainte du pillage le fait armer, il ferme toutes les auenuës, & s'oppoſe par des Barricades à la licence de ce menu Peuple, que l'eſperance du butin excite encor dauantage au tumulte qu'il a commencé. La bonne conduite de la Reyne appaiſa ſon inſolence. Elle crut qu'il valoit mieux relaſcher vn peu de ſon authorité, que de la hazarder toute entiere. Elle rendit ce priſonnier tant deſiré du Peuple & des Bourgeois, afin de contenter les vns & raſſeurer les autres. Ce fut pour lors, que par maxime d'Eſtat, la foibleſſe triompha de la puiſſance. Cependant Meſſieurs du Parlement, qui ſemblent tirer quelque auantage de ce procedé, perſiſtent dans leurs demandes, ils s'aſſemblent en corps ſur le ſujet de leurs propoſitions; Son Alteſſe Royale employe toute la diligence & tous les ſoins d'vn ſage Miniſtre, pour les faire deſiſter de leur entrepriſe. Il les preſſe de ceder à la neceſſité preſente de l'Eſtat, & de ne point augmenter ſes troubles. Il leur fait voir le danger eminent où les affaires vont tomber par ces diuiſions: & leur remonſtre, que pour leur propre ſeureté il eſt plus expedient de ſe ſoumettre à la puiſſance Royale, que de s'y oppoſer. Que la Reine Regente a d'autres moyens que les leurs, qu'elle eſtime plus propres au Reglement des choſes, & à l'eſtabliſſement de la Monarchie. Qu'au reſte elle ne les conſideroit pas moins que de couſtume, & que meſmes elle ſe ſentoit bien obligée à la vigilance & au zele qu'ils témoignoient pour le ſeruice de ſon Fils & de leur Roy. Cette Remonſtrance auroit arreſté leur intention, ſi elle euſt eſté vn peu plus intereſſée & moins affectionnée au bien de tout le Royaume. Elle ne fut

qu'vn obſtacle à leur deſſein, que la ſincerité de leur procedure ſurmonta trop ayſément. Ils firent reſponſe à ſon Alteſſe Royale, que la meſme neceſſité de l'Eſtat qu'il alleguoit, les obligeoit à perſiſter dans leur entrepriſe, que le Peuple demandoit iuſtice, & que c'eſtoit à eux de la rendre. Que les propoſitions qu'ils auoient auancées, eſtoient vn moyen tres-facile pour arreſter ces deſordres qu'on leur oppoſoit : & qu'ils n'auoient agy en cette conjoncture que pour le repos public & pour le maintien de l'Authorité Royale. Qu'apres cela ils s'eſtonnoient raiſonnablement de ce que ſa Maieſté Regente reiettoit ſi loin des auis ſi ſalutaires, qu'elle deuoit elle-meſme auoir conceu la premiere, & les faire executer par ceux meſmes qui s'eſtoient auancez de les donner. Qu'enfin ils ne pouuoient croire, que la Reine euſt de bons ſentimens de leur procedé, ſi elle n'en permettoit pas la continuation. Que ce ſeroit pour lors qu'ils connoiſtroient que leurs bons ſeruices auroient eſté agreables à ſa Maieſté, quand on ſouffriroit de les rendre entiers, & de ne rien obmettre de ce que le zele & la juſtice leur inſpiroit pour le bien de tout vn Royaume, & pour la gloire de ſa Maieſté. Que le danger n'eſtoit point à craindre par la diuiſion, quand ils ne cherchoient rien tant que d'vnir leurs volontez à celle de ſa Maieſté Regente, de ioindre leurs veilles à ſes ſoins & de ſoumettre leur pouuoir à ſon Authorité pour le gouuernemẽt des affaires auſquelles ils eſtoient appellez. Et que ſi ſa Maieſté auoit d'autres moyens de gouuerner, elle ne deuoit pas pourtant refuſer ceux que la iuſtice rend legitimes. Bien plus que c'eſtoient les ſeuls qu'elle deuoit prendre, puiſque cette ſeule Vertu les donne, & qu'on ne peut regner dignement, ſans ſuiure les voyes qu'elle nous enſeigne. Son Alteſſe Royale connoiſſant qu'il entreprenoit en vain, d'eſbranler leur conſtance, les pria du moins de ſuſpendre leur iugement & le poids de leurs raiſons iuſqu'au retour du Prince de Condé, qui faiſoit pour lors la guerre en Flandre ; que ce genereux Prince leur pourroit ſeruir de Mediateur, & accorder leurs pretentions à celles de la Reine. Qu'ils deuoient

tous eſperer de ſa prudence vn heureux accommodement : & que chacun pouuoit ſans crainte, remettre ſes intereſts propres, & ceux meſmes de tout l'Eſtat au iugement d'vn Prince, qui eſtoit tout enſemble ſçauant Politique & vaillant Guerrier: & de plus qui auoit touſiours teſmoigné par ſes belles actions vn zele extraordinaire à ſeruir le Roy & ſon Eſtat. Au ſeul nom de ce Prince, on vit deſia quelque ouuerture à cet accord, par vn conſentement que l'on teſmoigna vnanimement de part & d'autre ; & deſia la renommée de ſa vertu compoſe des differents qui luy ſont encore inconnus, tant les affections ſinceres ont de confiance à la vertu ! Le Peuple meſme, qui malgré ſon ignorance reconnoiſt la grandeur de ce Prince, le ſouhaite auec impatience. Cette incertitude d'affection qui le rend ſi ſouuent diſſemblable à ſoy meſme, s'attache pour ce coup à ne regarder que luy ſeul. Cependant la Reyne, apres auoir teſmoigné à Meſſieurs de Ville, l'inclination qu'elle auoit pour Paris, & leur auoir recommandé la Police & le ſoin de ſes chers Citoyens, partit pour accompagner le Roy, qui s'en alloit prendre l'air à Ruël, auec le diuertiſſement de la campagne. Elle y manda le Parlement, & appella les principaux à ſes Conſeils d'Eſtat. Ils y enuoyerent leurs Deputez qu'on receut fort ciuilement. Et les autres aſſemblez en Corps à Paris, trauailloient cependant, par la permiſſion de la Reyne, au ſoulagement du Peuple, pour la diminution des tailles, & des autres impoſts, lors qu'vn faux bruit ſemé inſolemment par la populace, apporta de nouueaux troubles dans les eſprits d'vn chacun. La credulité du vulgaire ignorant, donnoit quelque ſubiet de crainte aux Bourgeois, quand il publioit imprudemment, que la Reyne faiſoit deſſein d'affamer Paris. La ſortie des Princes & de la plus part des Grands pour ſuiure la Cour à Ruël, ſembloit fauoriſer vne faulſe opinion, qui n'auoit point d'autre fondement que l'ignorance. Cette erreur trop nuiſible à la bonté naturelle de ſa Maieſté Regente l'obligea à leur faire voir qu'elle ne ſçauoit point regner par la cruauté. Elle enuoya vne expreſſe Declaration du Roy, par

laquelle

laquelle il ordonnoit à Messieurs de Ville, de tenir la main à ce que les viures fussent en abondance à Paris, sans se iustifier de ceste imposture : tesmoignant par là, que la vie de ses Suiets luy estoit beaucoup plus chere, que sa propre reputation. Ce trouble n'estoit pas encor bien calme, qu'vn plus grand suiet de crainte ietta de l'horreur & de l'épouuante dans les cœurs de tous les veritables François ; Les nouuelles qu'on apporta de Flandre causerent cette emotion generale, quand elles publioient tout haut, que le Prince de Condé, qu'on auoit veu triomphant & glorieux quelques iours auparauant dans la iournée memorable de Lens, auoit receu vn coup de mousquet à Furne, en sortant de la tranchée. L'Estat qui se reposoit sur ce Prince, se sentit ébranlé en ceste illustre teste, & l'on conneut que pour son appuy, ses conseils & sa valeur estoient également necessaires. Le Peuple mesme ne pouuant mesurer l'importance de sa personne aux interests de l'Estat, declare son affection par sa crainte, & ses tristes sentimens par son deuil extraordinaire. Lors qu'on le rasseure de ces frayeurs, par l'esperance qu'on luy donne de reuoir bien tost ce Prince, malgré cette blessure, aussi sain & plus glorieux qu'il n'estoit auparauant : cette bonne nouuelle augmenta la ioye qu'on se promettoit de gouster à son retour. Et ce coup qui pressa sa venuë, leur donna plustost qu'ils n'esperoient, vn bien qu'ils auoient si long temps & si souuent desiré. La resiouïssance de son arriuée fit bien-tost oublier la tristesse que ce mal-heur auoit causée à tant de millions d'ames. On ne reconnoist plus que par la cicatrice, qu'il a esté blessé, encor n'est-ce que pour luy donner la gloire d'estre le plus Vaillant du monde. Le bon-heur des Parisiens eust esté sans pareil, s'il eust duré plus d'vn iour. Ce Prince ne pouuoit leur donner plus long temps le contentement de sa presence, sans en priuer toute la Cour, où l'on attendoit auec impatience. La personne du Roy appelloit la sienne à Ruel, & il estoit de son deuoir de luy aller rendre conte du bon succés de ses Armes. Tout le monde iugeoit assez, que sa presence estoit trop chere

à ce Monarque, pour le laisser reuenir deuant luy à Paris. Le Peuple diminua de sa ioye, sans s'affliger d'vn éloignement qui ne dureroit pas plus que celuy de son Roy. Il sçait bien qu'il est necessaire ailleurs, & que le soin de l'Estat le retenoit auprés de leurs Maiestez. Cependant les Princes & les Ministres tiennent Conseil entr'eux, & proposent les moyens d'agir conformément à la condition presente des affaires, & de composer des differents, qu'vn zele trop ardent auoit fait naistre entre les principaux Ministres de cét Estat.

Entre tant d'opinions diuerses, dont la plus grande partie portoit l'esprit de sa Maiesté Regente à vne seuerité exemplaire : la moderation du Prince de Condé est remarquable à toute la posterité. Ce Prince qui semble n'estre né que pour faire la guerre, ne parle en ce rencontre que de Paix. Parmy les desirs d'vne vengeance trop precipitée, il n'a que des sentimens de douceur. Et son cœur se surmonte soy mesme, pour éteindre cette auidité naturelle du carnage que les Armes luy suggerent. Il fait agir sa prudence, où son courage ne peut estre dignement employé, & mettant de la difference entre des ennemis & des sujets, il iuge sagement, qu'il faut soumettre les vns par la force, & les autres par la douceur. Il n'a pas la moindre pensée de colere entre toutes ces animositez, il a l'esprit tranquille au milieu de tant de troubles. Et comme il agit sans passion, il est tout ensemble le soustien de son Roy, l'appuy du Parlement, & l'asile du Peuple. Aussi tous d'vn commun accord le choisissent volontiers pour estre l'Arbitre de leurs pretentions. La conclusion de cette illustre assemblée fut, que son Alteſſe Royale, & le Prince de Condé, écriroient au Parlement, & les inuiteroient à vne conference, qui se deuoit tenir à saint Germain, où l'on deuoit decider par l'entremise de ces deux Princes, les propositions qui estoient en controuerse. Ils enuoyerent des Lettres si ciuiles & si obligeantes, que le Parlement ne douta point qu'ils ne fussent des Mediateurs tres-équitables, qui les deuoient mettre d'accord auec sa Maiesté Regente, qui de son coſté approuuoit le procedé de ces deux

Princes, & leur remettoit entre les mains l'entiere disposition des interests de son Estat. Sa confiance n'estoit pas moins loüable que leur intention estoit iuste. Aussi ne pouuoit-elle treuuer personne, sur qui elle peust se reposer plus seurement, & sur qui se décharger sans crainte du poids des affaires, que sur ces deux Colomnes du Royaume, où le Parlement auoit étably toutes ses esperances, & dont le Peuple faisoit son plus grand refuge. Personne des Conuoquez ne manqua pas de se treuuer en ce lieu d'assemblée, où il ne fut rien conclud pour ce coup, dautant que l'importance des choses dont il s'agissoit, sembla demander vn plus long interualle de temps, pour les terminer & pour les porter à leur accommodement. Cette conference fut suiuie de plusieurs autres, que la diuersité des opinions rendoit comme inutiles. Mais enfin chacun de sa part contribua si bien à cét accord, qu'on l'a veu heureusement réüssir au grand contentement de toute la France. Toute la Cour que Ruel n'auoit pû retenir, à cause de la trop grande affluence de monde, estoit venuë à saint Germain pour en attendre le succés. Pendant que l'on flattoit le Peuple d'vne Paix auec l'Empire, lors qu'en vn instant on a veu sa Maiesté Regente condescendre à toutes les propositions du Parlement, & s'offrir encor à faire dauantage, si l'estat des affaires le demandoit ainsi; le Parlement obtenir ses iustes demandes, le Peuple se réjouïr d'vn accommodement qui fauorisoit ses interests, & nos Princes témoigner leur satisfaction, de ce que leurs soins leur sembloient dignement recompensez par cét accord heureux, qui les auoit fait si bien réüssir à l'auantage des vns & des autres. Enfin le Roy de retour à Paris, receut par des feux de ioye & par des acclamations tout l'honneur que de fideles suiets doiuent rendre à sa Maiesté. Dans cét applaudissement general le bruit confus des coups de Mousquets, n'estoit plus que des signes tres-asseurez du calme & de la tranquillité, qu'on commençoit desia à respirer: & le plaisir qu'elle faisoit gouster, sembloit estre beaucoup plus doux & plus agreable, apres vn peu de crainte & de terreur, qui menaçoit en apparence de

quelque malheur prochain. Mais la bonne conduitte de tant de Sages Politiques a fait naistre tout ce qu'on pouuoit esperer d'heureux de tant de mauuais presages. Les desordres calmez se doiuent à leurs soins. Mais la satisfaction de tous ne se doit qu'à la Prudence consommée d'vn Heros, aussi sage qu'il est courageux. Apres que sa Valeur a fait triompher les Armes du Roy, sa Sageſſe est encor le plus puissant appuy de son Authorité. Quand la France est redeuable à sa Prudence & à son Courage tout ensemble, elle ne peut iamais s'acquitter de deux obligations, dont vne seule merite le prix qu'elle voudroit faire à toutes deux. Et par là l'on peut voir, que dans vne pareille necessité de l'Estat, il ne falloit pas moins que luy, pour accorder de si importantes contrarietez, & pour en arrester les dangereuses suittes, où la Politique de tant de Sages faisoit desia naufrage, dans le desespoir d'éuiter ce qu'ils auoient préueu si iudicieusement. Aussi ils ont tous concouru à ce grand effect, & n'en ont point esté la cause. Ils en ont cedé toute la gloire à son Autheur, pour mieux partager le bien qui en prouenoit. Et pour lors les affaires ont esté en vn point, où elles ne pouuoient qu'heureusement réüssir.

Mais comme il ne faut pas moins de conduitte pour gouuerner le bon-heur, que de force pour s'opposer au desordre, afin de faire naistre ce grand succez, on auoit besoin d'vn homme de prudence & de courage. La France auoit assez de Politiques, qui estoient pareils au poids des affaires, & n'en auoit que bien peu qui fussent au dessus. Elle treuuoit dans plusieurs, ce qu'elle ne cherchoit qu'en vn seul : & celuy-là luy a rendu le calme, que tous les autres s'estoient efforcez inutilement de luy donner. Ces diuisions particulieres semblent encore demander vne fin beaucoup plus glorieuse, puisqu'elles ont ouuert le chemin à la Paix generale, qui doit estre vn but à la Politique des Grands, où les desirs de leurs Peuples doiuent estre bornez, & où l'Estat doit chercher sa plus solide felicité.

FIN.